

Retour en URSS

David Homel, *Un singe à Moscou*, traduit de l'américain par Christine Le Boeuf, Montréal/Paris, Leméac/Actes Sud, 1995, 384 p., 29,95 \$.

Francine Bordeleau

Numéro 82, été 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38845ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bordeleau, F. (1996). Compte rendu de [Retour en URSS / David Homel, *Un singe à Moscou*, traduit de l'américain par Christine Le Boeuf, Montréal/Paris, Leméac/Actes Sud, 1995, 384 p., 29,95 \$.] *Lettres québécoises*, (82), 20–20.

Retour en URSS

Dans son troisième roman, David Homel met en scène de simples quidams tombés « dans un trou de l'Histoire ». À partir de ce motif, l'écrivain a réussi un beau et grand livre.

ROMAN
Francine Bordeleau

EN ANGLAIS, LE DERNIER ROMAN DE DAVID HOMEL s'intitule *Sonya & Jack*. Peut-être banal de prime abord, ce titre n'en est pas moins révélateur de la perspective privilégiée ici, l'Histoire nous étant donnée à lire en ses conséquences sur la vie d'un couple d'amoureux. Quant au titre français, on est à même d'en apprécier le véritable sens à compter de la page 178. Un singe à Moscou ? « La dernière chose qu'on s'attendrait à voir ! » dira Jack lorsque, au hasard d'une promenade dans la capitale aux allures de « village qui a grandi trop vite », lui et Sonja¹, à peine arrivés en URSS, tombent sur l'animal. Aussi le singe prend-il d'emblée, au pays de la pénurie généralisée, de la promiscuité et de la collectivisation forcée, valeur de symbole. Symbole de résistance et d'affirmation de soi : par singe interposé, les deux amants narguent la logique abrutissante du régime.

Les pièges de l'Histoire

Jack Gesser, Juif originaire du village lituanien de Soukenai, était tout jeune encore, un adolescent, lorsqu'en 1906 il parvint à échapper à un pogrom organisé par les troupes tsaristes. Il passa de longues heures caché dans la carcasse d'un animal — l'anecdote, pour saisissante qu'elle soit, est en passe de devenir un lieu commun tellement on la rencontre dans les récits de guerre —, puis trouva la force de fuir jusqu'aux États-Unis. Sonja Freedman, une rousse Juive de Budapest flanquée d'un mari clarinetiste, arriva en Amérique bien plus tard.

La flamboyante Sonja et le malingre Jack se rencontrent en 1932 dans le ghetto de Chicago. Là officie Mitchell Berg (qui s'appelle en réalité Mikhaïl Borodine). Traducteur des œuvres de Lénine — « Comment un homme aussi opaque pouvait-il représenter un danger net et présent pour la Constitution des États-Unis ? » ironise Homel au passage —, dépêché dans le Nouveau Monde pour édifier le communisme international, Borodine vient de fonder un « Collège Populaire des Métiers et Vocations » (que Gesser s'empresse de surnommer « École pour immigrants déçus »). Vite devenu un messie local aux yeux des habitants du ghetto qui n'ont connu, du rêve américain, que la terrible misère causée par la Crise, l'émissaire soviétique exhorte ses compatriotes à retourner en URSS pour bâtir le communisme.

Sans grand succès, il faut le dire. La logique dialectique du « messie de Division Street » séduit cependant Sonja et Jack et de fil en aiguille, après un séjour en Haïti pour récupérer, à la demande de Borodine, les bijoux de la couronne du tsar Nicolas II, le couple atterrit à Moscou. Il y entre de son plein gré, convaincu de lendemains radieux, au moment où un nombre considérable de citoyens soviétiques n'aspirent qu'à sortir du pays. Même Borodine, le messie du communisme qui est revenu en URSS sitôt réglée l'affaire des bijoux de la couronne, n'en croira pas ses yeux lorsqu'il verra Sonja et Jack.

Au pays des Soviets, ils vivront « en fonction d'un projet, d'un désir, d'une loi ». Ils auront « le sentiment d'avoir choisi leur existence, de faire partie de quelque chose de plus grand qu'eux », d'avoir « cessé d'être les victimes des circonstances ». Pendant quelques années, la vie sera certes plus douce que dans le ghetto de Chicago : considérés comme des « spécialistes étrangers » à cause de leur passeport états-unien, Sonja et Jack bénéficient d'un confort relatif et, privilège rarissime, sont payés en dollars. Mais bientôt le régime se durcit même envers les étrangers. « On sait qu'on a perdu son statut dans l'appareil gouvernemental quand l'inefficacité prend le dessus. [...] Au lieu de donner des ordres à la bureaucratie, vous en êtes la victime. » Jack et Borodine, qui était un personnage assez important au sein de l'appareil, sont étiquetés « EP » (ennemis du peuple) et emprisonnés... C'est l'époque des purges, de la Grande Terreur stalinienne, des procès au cours desquels les accusés doivent avouer des crimes invraisemblables et faire leur autocritique : une période terrible, effrayante, qui n'épargne aucune catégorie de citoyens — pas même les enfants. Les goulags sont pleins ; on y meurt de froid, de faim ou d'épuisement...

Les purges, la Deuxième Guerre mondiale, les camps, l'exil intérieur, la réhabilitation, l'emprisonnement de nouveau : tout cela n'est pas forcément neuf, d'autant que, depuis cinq-six ans, la consultation des archives soviétiques a permis de faire le point sur la nature exacte du régime. Mais Homel ne prétend pas révéler des choses inédites. Son dessein est plutôt de reconstituer le destin de personnages ordinaires aux prises avec l'Histoire, de montrer de l'intérieur « l'étrange et terrible logique de l'État » soviétique, les aberrations d'un système qui, malgré la masse de témoignages et de documents dont on dispose aujourd'hui, demeure énigmatique. On ne peut nier que, à cet égard, *Un singe à Moscou* est tout à fait réussi.

Mais l'originalité du roman tient en grande partie au personnage de Sonja « Sa liberté et sa beauté portaient affront à la domination de l'État », pensera un jour Jack de ce personnage magnifique en vérité, qui parvient à traverser l'Histoire sans se faire anéantir par elle. Plus encore, Homel a un ton bien à lui, une fantaisie, une ironie, un sens du récit qu'on a pu louer déjà dans *Il pleut des rats* (Actes Sud/Leméac, 1992), et qui s'exercent ici avec autant de brio. Traducteur de l'œuvre des autres (celle, notamment, de Dany Laferrière), David Homel a aussi, c'est incontestable, une voix toute personnelle, et *Un singe à Moscou* en est la preuve éclatante.

¹ « Sonya » est devenue « Sonja » dans la traduction française.



David Homel